

Le souvenir

DANS UN AN...

de Rodenbach



GEORGES RODENBACH

L'AN prochain (1948), on pourra commémorer pieusement la mort de Georges Rodenbach, survenue cinquante ans auparavant. A cette occasion, son fils Constantin, devenu Français mais qui a voué une affection spéciale à la Belgique et en particulier au Borinage, terre natale de sa mère, a décidé que les précieux souvenirs — livres, manuscrits, lettres, œuvres d'art — qu'avait conservés cette femme d'élite, décédée il y a un an à l'âge de 86 ans, seraient partagés entre la France (la Bibliothèque nationale) et la Belgique (Bibliothèque Royale, Académie ou Maison des Ecrivains).

S'il n'eut pas le génie, la puissance d'un Verhaeren, la profondeur d'un Maeterlinck, la suavité d'un Van Lerberghe, on peut dire néanmoins de l'auteur de *Bruges la morte* qu'il fut vraiment le premier de tous les écrivains belges à forcer l'audience universelle. Cela est dû à deux causes faciles à démêler. D'une part, au moment où l'on s'intéressait aux « brumes

rdiques » (c'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière, disait Jules Lemaitre), il est certain que Rodenbach, poète financier, créait une image de Belgique évidemment incompréhensible, mais à laquelle l'étranger devait trouver une originalité foncière. Canaux de Bruges, brumes, cloches et carillons, béguinages et béguines : on comprend que, par contraste, tout cela ait fait une profonde impression sur des Sud-Américains jeunes qui découvraient l'Europe. D'autre part, Rodenbach est vraiment le premier des écrivains belges qui soit allé se fixer à Paris, pour y faire carrière, y vivre de sa plume. Il y arriva tout jeune, brillant, séduisant. Dans le grenier d'Auteuil comme aux mardis de la rue de Rome, on devait aimer la physionomie de ce blond aux yeux bleus, au regard chargé de rêve. Un passage du journal des Goncourt et certain portrait fameux de Lhévy-Dürmer, popularisé par la reproduction en couleurs, sont des indices de cette célébrité parisienne.

On raconte que Georges Rodenbach, jeune avocat au barreau de Bruxelles, stagiaire d'Edmond Picard, ne plaida qu'une fois, pour un chapelier de la rue de Namur qui, ayant fait faillite, lui donna en guise d'honoraires, deux douzaines de hauts de formes gris qui devaient assurer au poète, sur le Boulevard, une réputation d'ailleurs non usurpée, de chic et d'élégance.

Rodenbach, était le rejeton d'une illustre famille flamande de Roulers qui n'eut pas moins de deux représentants au Congrès National de 1830 : Alexandre et Constantin Rodenbach. Leurs noms, à tous deux, sont gravés sur la Colonne du Congrès. L'un d'eux, surnommé « l'aveugle de Roulers », fut le Valentin Haury des Belges, puisqu'il organisa, chez nous, comme aux quinze-vingt, l'enseignement pour aveugles. L'autre, Alexandre, s'est rendu célèbre au Congrès, par une formule souvent citée depuis. Républicain convaincu, il s'était finalement rallié à la monarchie constitutionnelle, mais il s'écria : « Soit ! Mais cette monarchie sera républicaine. »

Un soldat franco-anglo-belge.

Un fils de Georges Rodenbach est peut-être en ce moment le type le plus représentatif du soldat allié: Il offre cette particularité curieuse d'être, d'origine belge, de nationalité française et de servir dans l'armée anglaise. Il est attaché à l'artillerie anglaise en qualité d'interprète.

Cette photographie nous le montre sous l'uniforme kaki, que les interprètes sont obligés de porter en campagne. L'uniforme français les désignait trop à l'ennemi. Le service des interprètes a été fortement éprouvé au début des hostilités.

Constantin Rodenbach se trouve avec sa batterie non loin d'Ypres, dans cette Flandre occidentale qu'a chantée d'inoubliable façon l'illustre auteur de *Bruges-la-Morte*.

Les littérateurs belges ont fait beaucoup pour la France. Ils ont, par leurs œuvres, préparé, un peu à leur insu, l'alliance actuelle, et collaboré ainsi aux événements héroïques d'aujourd'hui. Georges Rodenbach, par surcroît, a donné son fils à la France.



M. CONSTANTIN RODENBACH